

C'est là, comme nous l'avons dit, que devait se révéler sa vocation artistique :

On avait organisé une représentation à l'occasion d'une visite pastorale de Mgr Sibour, archevêque de Paris, avec au programme une pièce écrite par Sœur Thérèse, *le Voyage de Tobie*. J'avais été oubliée dans la distribution, mais une des "artistes" qui devait jouer le rôle de l'un des anges étant tombée malade je m'offris pour la remplacer. Mon succès fut très grand et je fus présentée à Monseigneur, qui me félicita et me demanda mon nom.

—Sarah, répondis-je.

—Il faudra changer ce nom, mon enfant, reprit l'archevêque en souriant.

—Oui, répondit la supérieure, son père désire qu'elle soit baptisée et qu'on lui donne le nom d'Henriette; la cérémonie doit avoir lieu dans un mois.

—Bien, Sarah ou Henriette, dit Monseigneur, voici une médaille qu'il faut toujours porter, et la prochaine fois que je viendrai ici, il faudra me dire des vers, la Prière d'Esther, par exemple.

Monseigneur m'embrassa alors, ce qui me provoqua quelque jalousie...

The Strand continuera le mois prochain la publication de ces fragments des Mémoires.

Le théâtre National de M. Gauvreau a fait sa réouverture avec un grand succès. Avec les acteurs de première classe tels que ceux qui joueront cette année, à ce théâtre, on peut sans se tromper prédire un auditoire bien nombreux et toujours enthousiaste. Nous ne pouvons que féliciter de son organisation aussi forte qu'intelligente et encourager le public montréalais à aller entendre des pièces choisies avec soin, et jouées avec talent.

Quand l'amour n'existe pas dans le mariage, le contrat est signé par un faussaire.

Père Didon.

Chapeaux fin de saison de première classe et à prix très réduits à Mille-Fleurs, 1554 rue Ste Catherine.

Crop de diplomatie

Les annales ont conservé le souvenir du baron Brunow, ambassadeur de Russie à Londres en 1874, et qui, ayant perdu sa femme qu'il adorait, cacha cette nouvelle à tout le monde, fit mettre le cadavre dans la glace afin de ne point interrompre ni troubler les fêtes pour l'entrée solennelle de la duchesse d'Edimbourg.

Ce sont là des exemples qui font époque mais que l'on cite souvent avec raison. La reine Victoria appréciait fort, paraît-il, ce baron Burnow; la dernière Reine d'Angleterre surveillait d'une manière particulière les ambassadeurs des puissances accrédités auprès d'elle. Ainsi, elle ne voulut jamais accepter le marquis de Montebello comme ambassadeur de France à cause d'un dîner. Le marquis de Montebello était alors chargé d'affaires de France, et en l'absence de l'ambassadeur représentait la république; il la représentait luxueusement, du reste, grâce à sa grande fortune. Le marquis de Montebello devait donner un grand dîner officiel et il avait invité tous les grands personnages de Londres, quand, dans l'après-midi, la nouvelle de la mort du prince impérial, tué au Zouland, arriva à Londres. La reine fit aussitôt prier le chargé d'affaires de France de remettre sa fête, mais celui-ci craignant de mécontenter son gouvernement, n'en voulut rien faire; le dîner fut servi quand même. La reine Victoria ne lui pardonna jamais.

—Il aurait dû se souvenir, dit la reine, que le grand-oncle du prince fit son palefrenier de grand-père maréchal et duc. Ça valait bien la peine de laisser refroidir quelques saucés.

Et dans la suite, par trois fois, la reine Victoria refusa d'accepter le marquis de Montebello comme ambassadeur.

LE JUGE CHAUVÉ (à l'accusé). — Si la moitié seulement de ce que le témoin dépose contre vous est vrai, votre conscience doit être aussi noire que vos cheveux.

L'ACCUSÉ. — Si ce sont les cheveux qui donnent la mesure de la conscience d'un homme, eh bien! mon président, vous ne devez pas en avoir beaucoup.

Blanche à Loulou.

Ma chère Loulou,

Tu viens de briser, cruelle, un des plus doux anneaux de l'amitié qui nous unit. Toujours il y avait eu entre nous parité d'idées et de sentiments, et de sang froid, tu détruis d'un seul coup, notre commune paix et mon bonheur! Aujourd'hui me voilà obligée de te faire des reproches, de te gronder peut-être. Franchement ma chère il m'a failu t'aimer sincèrement et de longue date, pour te pardonner la peine que tu m'as causée. Tu n'aimes pas notre Pensionnat, dis-tu, parce que les travaux manuels y sont en honneur, mais ce devrait être, ce me semble, une raison pour t'y attirer puisque ces connaissances usuelles et pratiques que tu dédaignes, nous seront probablement plus utiles un jour que tous les beaux arts que nous pourrions cultiver. Il est vrai que la fortune te sourit, qu'un avenir brillant s'ouvre devant toi, et que le monde te convie à ses fêtes.

Cependant, n'a-t-on jamais eu d'exemples de jeunes filles qui sont passées presque sans transition de l'opulence à la pauvreté. Leur malheur est d'autant plus grand que très souvent elles n'ont pas été préparées à faire face à la mauvaise fortune, par l'habitude du travail et de l'économie. L'éducation que nous recevons ici, nous prémunit contre ces coups du sort. On l'a dit bien des fois, rien au monde n'est plus inconstant que la fortune. Vois Marie-Antoinette, cette noble reine de France, réduite pendant sa captivité au Temple à reprendre elle-même les vêtements du dauphin, et Madame Elizabeth, obligée de couper avec ses dents le fil dont elle se servait. Qui aurait jamais prédit une telle destinée à ces grandes dames, lorsque la France entière était à leurs pieds? Dieu te préserve d'une semblable épreuve, toi qui serais si contrariée même de faire ton lit. Mais ce sont là des pures suppositions et j'oublie l'article du testament d'Adam qui te lègue des domestiques à perpétuité. Au cas où tu serais constamment favorisée de la fortune, les travaux manuels ne peuvent-ils pas t'être utiles à l'avenir?

Il arrive quelque fois qu'en payant